Le pasteur dans la cité

Autor(en): **Germond, Henri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **3 (1953)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-380584

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE PASTEUR DANS LA CITÉ

S'adresser à ceux qui représentent notre pays et notre Eglise, qui en sont ici les délégués, soit qu'à cause de leurs fonctions ils en aient le mandat, soit que leur intérêt pour la vie religieuse les engage à connaître celui qui, avec l'aide de ses collègues, est chargé de former les pasteurs dont l'Eglise a besoin, c'est exposer la façon dont on envisage le ministère pastoral, c'est essayer de discerner dans le monde où nous vivons les occasions favorables et les obstacles à la prédication chrétienne, c'est-à-dire ce que doit être et comment doit parler le pasteur, le ministre du Christ, l'homme de Dieu.

Je ne me dissimule pas ce que ces titres ont de grand, de sublime et ce que cet homme qui les porte a de chétif, pas plus que je n'oublie combien la vie est envisagée communément d'une façon réaliste, raisonnable, ordonnée, ordinaire, alors que les pasteurs obéissent à un maître qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde », et qu'ils ne parlent que de changements quand ils devraient être, selon l'opinion, les soutiens d'un ordre.

Mais précisément la vie qui s'organise sans cesse est humaine, elle n'est faite que pour les hommes et par eux ; elle tend à tout ignorer de ce qui est de Dieu. C'est pourquoi les pasteurs ne sont indispensables nulle part : le politicien écarte celui qui ne peut comprendre le jeu des partis, le dosage des intérêts et les faveurs immédiates du peuple ; l'homme de science ignore ce qui échappe à son observation sensible et directe ou à ses instruments ; l'économiste méprise celui qui prêche l'acceptation et le sacrifice. Or, notre pays lui aussi, lui après d'autres, avec d'autres, connaît ce détachement du christianisme, malgré la place qu'il fait à une Eglise et le respect qui, de tradition, entoure ce qui touche à la religion. Nous la sentons, nous la portons, cette cité-là.

N. B. — Leçon inaugurale du cours de théologie pastorale, donnée à l'Université de Lausanne le 30 octobre 1952.

Car il n'y en a qu'une dans ce sens, qui est primitif, grossier, qui néglige les composants, les tensions internes. La Cité de Dieu et la cité des hommes ne sont pas séparées dans le monde où nous vivons, elles ne sont pas même mêlées ou mélangées ; elles se trouvent impliquées l'une dans l'autre, de même qu'au fond du cœur humain coexistent le meilleur et le pire. Nous aimerions bien que ces termes désignent des forces réelles et séparées, des personnalités angéliques ou démoniaques entre lesquelles il fût possible de faire un choix en ne gardant que l'une après avoir définitivement chassé l'autre, mais chacun demeure forcé de reconnaître avec l'Apôtre que quand il veut faire le bien, le mal est attaché à lui. Cette condition de notre être intérieur qui ne trouve sa paix que dans la certitude d'une victoire, est le fait d'une personnalité, d'un individu ; tout bon, il veut pardonner, il est capable de le faire, il aime, il ne veut que le bonheur des autres, il est prêt à tous les sacrifices ; mais, en même temps, dans un inextricable réseau de sentiments et de passions, il retrouve ses haines, les retraites subtiles de ses jalousies, son impérieux besoin de dominer, les démangeaisons de son amour-propre ; voilà l'homme.

Mais voici également ces communautés qu'il forme avec ses semblables ; nommons-les sociétés, groupes, partis, nations ; chacune constitue une espèce d'unité, de personne où se retrouvent la même richesse de sensibilité, la variété imprévue des réactions, d'émouvantes grandeurs et de semblables défaillances, conséquence des mêmes erreurs et de l'indéracinable égoïsme.

Cité de Dieu, cité terrestre, deux cités, deux royaumes, deux mondes, il n'en est pourtant qu'une pour celui qui vit et qui regarde vivre : l'homme et la société portent en eux le poids de la gloire divine, et celui de la misère humaine.

Au moment où nous prenons conscience du milieu où nous devons vivre, nous ne sommes ni nus, ni candides ; toute une substructure s'est lentement constituée au cours de notre formation, dont la puissance nous mène à notre insu ; une attitude ou un jugement que nous croyons raisonnable ne sont que la justification d'un sentiment hérité, d'un préjugé, d'une rancune ou bien d'un idéal tenace adopté sous le coup d'une émotion. Les groupes qui unissent les hommes et leur servent de soutien ont eux aussi des traditions non écrites, à côté de leurs statuts, une atmosphère, un code d'honneur, un but précis qui leur donnent une personnalité, une force, une autorité souvent incoercibles ; ils ont leurs conditions d'entrée, leurs règles du jeu et qui ne s'y plie pas en est exclu. Or le même homme est membre de plusieurs communautés qui s'entrecroisent en lui avec toutes leurs différences, comme lui-même marque de sa personnalité celles où il vit et agit, en même temps qu'il se conforme à elles. Que le voilà écartelé, partagé, hésitant, pris dans de tragiques dilemmes ! Faut-il

des exemples ? Comme membre d'une communauté chrétienne, il entend redire les paroles sévères de Jésus à l'égard des riches ; en même temps, il défend avec une exactitude minutieuse les intérêts de l'entreprise qu'il sert. C'est encore le membre de l'Eglise qui lit le Sermon sur la montagne et s'entend commander la non-résistance au méchant, mais qui, en citoyen d'un pays qu'il aime, conserve avec soin ses armes, tout en demandant encore un statut particulier en faveur des réfractaires dont il ne partage pas les idées.

Ces contradictions devraient nous déchirer, et bien souvent nous les sentons à peine. Quelquefois il faudrait choisir, et nous n'en avons pas le courage ; la vérité peut n'être ni dans un parti ni dans un autre, ni même dans un juste milieu ; elle ne s'exprime alors qu'en paradoxes, en propositions qui choquent le sens commun ou le parti pris ; la rigueur scientifique est quelquefois obligée de s'en contenter et ainsi nous enseigne. Mais Jésus nous avait apporté déjà cette richesse déconcertante et féconde. Sur le sujet qui nous occupe, il pouvait dire avec une égale pertinence : « Mon royaume n'est pas de ce monde » et puis, remettant à Dieu ceux qu'il avait appelés : « Je ne te prie pas de les ôter du monde. »

Cette cité, unique et multiple, mais double pour le jugement du chrétien, se retrouve dans nos Eglises. Pour les besoins de la foi, comme pour la satisfaction de la logique, il conviendrait qu'elles fussent, toutes ensemble, ou chacune pour sa part, la Cité de Dieu, non seulement par ce qui s'y prêche, s'y discute, mais par la vie de leurs membres, la solidité de leur conduite, l'ardeur et la largeur des convictions, et le rayonnement d'un Evangile toujours présent. Nos Eglises ne sont pas telles. Elles demeurent divisées, il en est d'orgueilleuses, il en est aussi qui sont prêtes à toutes les concessions pour que l'unité se fasse ; et ces Eglises, ce sont encore des hommes, ces hommes-légions, ces êtres qui ont toujours besoin d'éclairer leur conscience et qui sont alourdis de leur subconscient ; elles sont peut-être des communautés choisies et priantes, elles demeurent fragiles et elles ne peuvent sans prétention coupable parler en maîtresses. C'est pourtant là aussi que souffle l'Esprit ; allons même jusqu'à dire qu'il trouvera là plus qu'ailleurs, dans des âmes humiliées et prêtes à toutes les tâches que peut imposer la foi, les sanctuaires propres à son action. Car l'Eglise, les Eglises n'existent que pour créer et maintenir les conditions de la présence vivante du Christ ; on voudrait dire qu'elles n'existent que par lui, s'il n'y avait dans cette appréciation le danger de conférer à l'une ou à chacune une primauté réservée aux seuls fidèles. Le mot de Jésus au bouillant disciple : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise » ne s'applique à cet homme qu'au moment où il reconnaît en Jésus le Fils du Dieu vivant ; ce même Pierre, enivré par l'éloge, voit déjà sa foi infaillible et reproche

à Jésus d'annoncer la croix : « Arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale », lui dit Jésus tout aussitôt. Il vaut mieux pour un apôtre comme pour une Eglise se voir semblable à un vase de terre, car même si l'on a dit et proclamé sa foi dans le plus vrai des credo, il reste à la vivre et il ne faut parler d'Eglise et de croyant que quand il y a et la parole et la vie.

Notre époque est marquée, non seulement pour les fidèles, mais pour tous ceux qui ont quelque espérance dans le christianisme, par ce mouvement qui tend à rapprocher les Eglises et particulièrement les Eglises protestantes et orthodoxes, nommé d'un mot devenu familier, l'*œcuménisme* ; on peut le juger différemment, mais enfin il est là, il vit, il a son centre non loin de chez nous et un institut de recherches sur le sol même de notre canton. C'est pour beaucoup le sujet d'une grande espérance ; ils entrevoient dans le but qu'il s'est donné, non seulement une réplique à une grande Eglise chrétienne qui s'en tient à l'écart — ce qui serait une contradiction pour le principe même de l'œcuménisme — mais une étape sur le chemin de cette communauté que doit être le corps de Christ, une et sainte. Les difficultés que rencontre cette entreprise sont évidemment le fait de sa jeunesse, mais elles tiennent peut-être à une impossibilité d'unir, selon une doctrine ou une organisation, ce que la vie religieuse, la richesse de la création divine, la diversité dans les chemins de la grâce ont voulu différencier et multiplier, avec cette prodigalité dans la variété et cette perfection de chaque détail que la nature offre dans toutes ses parties. Mais il ne suffirait pas alors de vanter ces variations qui nous sont encore reprochées ; il conviendrait à l'œcuménisme, qui produit déjà beaucoup quand il fédère ceux qui s'ignoraient ou s'opposaient, de rechercher sans cesse, comme s'il était lui aussi dominé par ce principe de moindre action qui préside aux mouvements du monde physique, s'il n'y a pas dans toutes ces formes, dans ces croyances, dans ces rites, dans ces traditions sacrées, des thèmes majeurs : ce ne serait en définitive que ceux de l'Evangile et ils valideraient ainsi, aux yeux de tous, les vérités complémentaires reçues par de nombreuses Eglises, tout en faisant disparaître ce qui n'est qu'invention humaine.

La Cité de Dieu est ainsi incarnée dans celle des hommes, mais c'est l'Esprit divin qui dira lui-même à chaque instant dans quelle chair palpitante et pécheresse il ne cesse de souffler, après l'avoir fait dans la personne de Jésus.

Et voilà la Cité où vivra et parlera le pasteur que notre faculté est appelée à former. C'est à lui que nous ne cessons de penser, non pas que sa personne soit plus digne que toute autre de notre intérêt, mais parce qu'il est le porteur de cet Evangile que l'actualité humaine néglige, nous venons de le voir, et qui nous semble, à nous, plus

actuel que jamais. Le titre de combattant convient particulièrement à ce pasteur qui doit être sans cesse en train de conquérir, à la tête des troupes, en éclaireur sur le terrain ou à l'étude dans le poste de commandement : en effet, quand les positions essentielles paraissent enlevées, l'ennemi s'est infiltré partout ; ou bien, quand on croit se donner du répit, il faut recommencer, car la tactique de l'adversaire a changé ou des armes nouvelles sont apparues.

Pasteur dans un village de chez nous, dans la ville aux milliers d'âmes, il est lui aussi, homme entre les hommes, porteur des deux Cités comme le pays qui est son champ à cultiver, comme l'Eglise qui l'a formé et qu'il formera à son tour. Il prêche le Royaume de Dieu avec la certitude de le voir, comme s'il disposait sur le monde qui l'entoure d'une de ces grilles, dont on se sert pour lire les écritures secrètes et qui, cachant les lettres inutiles, permettent de relier les autres et de déchiffrer le message précieux.

Il a reçu vocation. C'est la condition première, indispensable ; je le dis parce qu'un ministère n'est rien sans elle et qu'il est tout avec elle, quelles que soient les apparences ; mais je n'insiste pas parce que l'appel demeure mystérieux, personnel et trop divers pour être caractérisé autrement que par un témoignage.

Mais il serait coupable ou naïf d'ignorer ce qu'elle exige ; la préparation approfondie, l'étude patiente et rigoureuse, la formation de l'esprit et du cœur sont en elle ; il les faut pour compléter, perfectionner ou corriger ce que l'éducation, le milieu ou le poids des générations précédentes ont fourni. Mais il les faut davantage pour que le pasteur ne soit pas surpris et désarçonné par les arguments et le charme de la sagesse humaine, par la nouveauté et l'infinie diversité des situations, par la vivacité des objections et des critiques, par l'intelligence de l'incrédulité ; s'il veut prêcher la folie de la croix, il doit être persuadé que c'est là une sagesse plus grande, plus haute que toute autre, et comment le serait-il, s'il ne connaît pas les autres ?

Il ne sera pourtant pas un savant, mais il sera informé des problèmes innombrables qui occupent et torturent l'homme, au point de pouvoir leur donner la réponse de la foi. Le pasteur sait ignorer, mais il doit savoir quand il faut ignorer, et doit parler quand il faut faire connaître. Il ne serait pas pasteur s'il n'était pas un guide. C'est lui qui fait penser en un temps où l'on pense beaucoup, mais d'une façon souvent chaotique ou bien simplement utilitaire et égoïste : montrer aux uns les besoins, les souffrances des autres, tempérer les jugements massifs, corriger les errements, calmer les passionnés et enflammer les sceptiques, ouvrir les fenêtres sur le paysage du monde, mais aussi ramener l'intérêt sur les privilèges et les joies de la maison, relever sans cesse les conversations les plus simples, les soucis terre à terre, les exigences irritantes de la vanité et élever encore les pensées

les plus hautes, les réflexions les plus sagaces ou les produits les plus éminents de l'intelligence jusqu'aux pieds d'un maître toujours au-dessus de notre vision et de notre recherche.

Le pasteur, semblable à la Parole faite chair, doit être plein de cette grâce qui est un don, je le sais, une force en quelque sorte contraire à la nature humaine, agissant par elle-même, mais qui a besoin pour être efficace de devenir humaine et de se confondre avec la volonté. C'est pourquoi le pasteur conservera l'éminente vertu du chrétien, qu'il pourrait emprunter à d'illustres savants ; mais c'est sa science à lui, qui la lui donne, la lui rappelle toujours, car la grandeur de Dieu n'a pour mesure aucune de nos unités ; elle est d'un autre ordre, bien qu'aucun ordre ne puisse s'en passer sans dommage : c'est l'ordre de la charité, de l'amour.

Ainsi donc, par un jeu inverse et tout aussi fécond, c'est de son attitude humble que s'imposera à l'âme attentive le système divin d'où elle procède.

Humble, humilié même, le pasteur trouvera dans ses faiblesses, évidemment sans les rechercher, d'insoupçonnées forces, parce qu'il aura ainsi partagé jusque dans sa bassesse la vie de ceux à qui il prêche et dont il est le frère. A quelles conditions obtiendra-t-il ce privilège, ce sera à son expérience de répondre.

Mais qu'il ne s'en plaigne jamais ! S'il demeure joyeux et grave, c'est qu'il a senti ses limites et le dépassement de son ministère ; c'est ainsi qu'il sera de plus en plus capable de soutenir, d'aider, même s'il doit reprendre, heurter, bouleverser des plans et des situations confortables.

Il apparaîtra un peu extraordinaire, je veux dire hors de l'ordinaire, à cause de sa vocation qui le place à côté ou au-dessus des circuits habituels, à cause de tout ce qu'il propose et de la douceur de ses exigences, de sa sévérité à l'égard du mal et de sa mansuétude envers la plus déchue des créatures, de sa rigueur pour lui-même et de sa largeur pour les autres. En face d'une sagesse traditionnelle et de ce qu'on nomme la civilisation chrétienne, il lui arrivera de répéter : « Vous avez entendu qu'il a été dit, mais moi je vous dis... ». Ce ne sera pas qu'il veuille tout renverser, mais c'est qu'il doit redonner aux valeurs usées leur fraîcheur perdue et réformer sans cesse ce que le temps et les hommes avaient transformé.

Le pasteur est extraordinaire en ce qu'il parle d'une réalité échappant à nos sens et à nos mesures : c'est le contact mystérieux et efficient de l'âme humaine avec le Dieu de Jésus-Christ. Tous ses discours, tous ses propos, son existence tout entière n'ont que cet objet et cette raison d'être. S'il prie, s'il lit et commente la Bible, s'il discute ou s'il garde volontairement le silence, c'est qu'il veut rendre sensible à la foi cette présence, inexprimable comme telle, qui était

déjà là, mais dont l'homme doit être conscient. C'est en elle qu'il trouvera la source de la liberté, d'autant plus réelle à l'égard des hommes et des doctrines que la soumission à Dieu est plus grande, de la personne humaine qui n'est pleinement obtenue qu'au moment où elle s'est sentie fils ou fille d'un Père aimant, de l'engagement qui n'est possible qu'au service de l'Evangile. Voilà ce qu'apporte aux âmes le pasteur qui n'est pas un directeur d'âmes, mais qui doit les connaître pour avoir accès à toutes ; mais chacune garde ses combats, ses hésitations, ses risques. C'est ce Dieu-là qui agit, celui que révèle Jésus-Christ, que fait connaître l'Evangile, et non plus le pasteur et non plus l'Eglise. Et c'est ce Dieu qui parle au magistrat appelé à diriger, au législateur qui élabore la loi, au juge qui tranche, au critique qui donne un avis, au journaliste qui forme l'opinion, au maître qui éduque et enseigne, aux parents qui élèvent l'enfant, à l'enfant qui se forme, à tout homme qui veut vivre.

Mais le pasteur ne se désintéresse d'aucune de ces âmes saisies par le Christ, il les suit de près et de loin, il intercède pour elles, il est toujours prêt à se donner pour elles, que dis-je, il s'est déjà donné le jour où son Seigneur l'a pris et lui a dit : « Va !... »

Il a affaire à des situations précises, il rencontre un monde changeant, dont il faut dire quelques états. Le pasteur vit dans la Cité souffrante ; ce sera même là le lieu normal de son ministère, car il sera requis pour aider, pour soutenir, pour consoler. Mais la faculté d'adaptation et l'habitude font tellement partie de notre condition que celui qui a été appelé pour être ministre du pardon et des délivrances recherche sa propre sécurité et, l'ayant trouvée, s'en contente. C'est comme si la sentinelle se réfugiait dans sa guérite. Mais le vrai berger des âmes est en constant état d'alerte ; il veille, il se porte au point d'attaque et, s'il le faut, il débusque l'ennemi. L'Evangile certes n'est pas pessimiste, mais il n'entretient aucune illusion. Il appartient donc au pasteur de maintenir une foi forte et avertie qui puisse soutenir et regrouper la cité attaquée ou désorganisée par la guerre toujours possible. C'est lui qui rappelle au vivant la présence de la mort et au mourant l'éternité de la vie ; c'est lui qui, bien que démuni des pouvoirs reconnus, ranime le courage des masses que l'épreuve a vite désemparées.

Mais c'est le pasteur qui doit appeler le mal, mal. Il prononcera souvent le mot de péché, parce qu'il doit dire la responsabilité que porte chacun dans les souffrances et dans les malheurs de ce monde et parce qu'en proclamant la liberté, qualité spécifique et titre de gloire accordé à l'homme, il en montrera la gravité dans ce choix constant entre l'honneur de Dieu, qui implique l'amour des hommes, et l'amour de soi qui entraîne le mépris ou l'indifférence envers les hommes. Voilà qui n'est point pour rendre aisée et attachante sa

tâche de prédicateur, mais c'est ici encore qu'en face de la cité, il fera apparaître le Royaume de Dieu hors des ténèbres de ce monde.

Il est singulier que dans un grand pays, en Angleterre, où avait surgi le Réveil religieux qui était en pleine expansion au siècle dernier en même temps qu'y naissait l'industrie mécanique, des faits nombreux se soient passés montrant l'exploitation de ce qu'il a bien fallu appeler le prolétariat. Malgré ce qu'ils avaient de contraire à l'élémentaire esprit du christianisme, on devait les trouver naturels, et non seulement dans ce pays-là, mais partout où s'établissaient les nouvelles conditions de la vie industrielle, puisque personne ne les relevait sinon un Juif qui leur donna une large publicité et en fit les prémisses du raisonnement servant d'armature à cette œuvre, sacrée pour un monde nouveau, *Le Capital.* Si le christianisme a inspiré ceux qui mirent fin à l'esclavage, les chrétiens ne surent pas comprendre ni même voir le drame nouveau quand il naquit ; le silence des Eglises est encore pour elles d'un poids très lourd. Le pasteur n'a certes pas à s'engager dans des combats qui ne sont souvent que la lutte des égoïsmes, mais il ne peut se contenter de prêcher un salut qui ne serait qu'une délivrance ; libéré par le Christ, le chrétien a tout à faire pour demeurer fidèle à ce Christ et c'est dans ce « tout à faire » que le ministre du Christ intervient pour aider, guider et collaborer. Il ne faudrait pas croire que Jésus ait opposé César à Dieu ; il les a situés l'un par rapport à l'autre, et, s'il est des devoirs temporels et particuliers à rendre à César, César, qu'il soit chef d'Etat ou citoyen, ne peut trouver qu'en Dieu son authentique autorité.

Mais la cité est volontiers triomphante ; en face d'une religiosité confuse, où aucune croyance, aucune confession ne parvient à s'imposer, elle met sa foi dans cet ensemble de connaissances toujours en développement et dans ces méthodes que désigne un seul mot, la science. Les réussites, la puissance que cette science met dans la main de l'homme lui donnent un prestige légitime. Il en est qui la redoutent pour cela même et qui l'accusent d'être matérialiste ; d'autres, s'emparant de ce dernier vocable, y voient la solution de tous les problèmes et vont jusqu'à parler, pour expliquer les événements et les civilisations qui se succèdent, de matérialisme historique ; ou bien, pour dévoiler l'essence de la vie, ils font appel simplement aux réactions qu'étudient la physique et la chimie.

Mais si la vie n'était que cela, aurait-on éclairé le mystère de ces mouvements internes de la matière et le sens de cette existence ? D'ailleurs, quelles que soient les analyses, il demeure que l'homme est une prodigieuse et imprévisible organisation, qu'il a une volonté, qu'il est en relation avec ses semblables comme avec le tout qui l'entoure et le conditionne. Le Dieu indéfinissable et ineffable, qui contient, recèle et mesure ces infinis, grandit davantage, plus on

connaît son domaine ; le Père, pour parler avec Jésus-Christ, exprime mieux que toute autre analogie, la sollicitude qui entoure la formation et le développement de chaque être. L'humilité et l'amour restent donc les grandes vertus auxquelles il faut bien recourir pour balancer les risques de l'homme prétentieux et méchant et maintenant décuplé.

Qui contesterait alors le besoin d'une prédication qui rappelle, sous une forme accessible et avertie, ces grandeurs éternelles et ces relations vivantes ?

Du reste la cité n'a pas cessé d'être croyante ; elle est religieuse, elle est même crédule, elle s'attache comme une vrille à n'importe quel support sans en vérifier la solidité. Elle change souvent d'idoles, mais sa foi est prodigue et accueillante ; elle, et chacun des siens qui défendent leur vie avec âpreté, ne craignent pas, en même temps. d'en faire le sacrifice pour leur dieu du moment.

Mais le « religieux » n'est pas un genre dont l'Evangile serait une espèce ; la foi incontrôlée, le fanatisme, le mysticisme égocentrique procèdent de la religion, mais non pas du christianisme. Il est aujourd'hui des croyances que l'on pourrait qualifier de laïques et qui sont si exclusives et si enthousiastes qu'elles épuisent le besoin religieux.

Dans le christianisme lui-même, il en est, tel le « Réarmement moral », de si dépouillées qu'elles se présentent avec leurs « critères moraux absolus » comme un jeu d'idéals, révélés et entretenus selon les règles spirituelles du recueillement silencieux et de l'échange. Que je voudrais voir tous les chrétiens saisis du même respect pour le sujet de leur foi et habitués au même examen intérieur ! Mais est-ce là tout l'Evangile ? J'ai peine à y retrouver la plénitude du Christ. Ne méprisons pas cependant ces idéologies, ni ces moralismes, ni ces hommes qui croient et qui nous précéderont peut-être dans le Royaume à cause de leur fidélité, mais rendons à tous notre foi aimable, je veux dire digne d'être aimée.

Le pasteur d'aujourd'hui a pour privilège de connaître ce qu'on appelle le renouveau biblique, de bénéficier des recherches attentives faites sur les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et d'une autorité redonnée à ces sources indispensables à tout chrétien. Il y aurait évidemment danger à idolâtrer un livre qui nous demande de n'adorer qu'un Dieu, à ajouter à la confusion de ce temps la confusion de paroles où l'Esprit nous demande de discerner ce qui vient de lui. Au pasteur encore d'être éclairé lui-même pour éclairer et de vivre par l'Esprit pour que d'autres communient avec lui dans une clarté identique et féconde.

Il connaîtra ainsi toutes les âmes jusqu'à celles, pour parler avec un grand chrétien de ce temps, qui s'y reconnaît, « qu'une trop longue familiarité avec les dons de Dieu » a éloignées des sources renouvelantes ; il distinguera le riche, celui qui est prêt à donner

tout ce qu'il a, et le pauvre, qui accorde plus de valeur à ce qu'il a qu'à Dieu ; il ira vers l'un et l'autre, vers le dernier surtout ; mais il pourra récapituler tous les sacrifices faits, qui ne se voient pas et qu'il aura vus, il les reliera et les unira dans sa prière reconnaissante.

Ce sujet est inépuisable, puisqu'il constitue le centre de cette chaire, puisqu'il fait l'essentiel de cette théologie pratique, qui est l'étude de la cure d'âme et l'art de la prédication, et qu'il se renouvelle pour chacun durant tout le ministère, où Dieu ne cesse de donner à qui ne cesse d'ouvrir son cœur.

Saint Augustin écrivait : « La glorieuse cité de Dieu poursuit son pèlerinage à travers les temps et l'impiété, vivant ici-bas de la foi. »

Serviteurs, comme tous ceux qu'il peut appeler ses frères, le pasteur apporte son Evangile comme un levain dont il sait la puissance ou, pour employer une image moderne, comme un catalyseur qui déclenche des réactions énormes, sans commune mesure avec lui. Le pasteur, assuré d'un appel, fondé sur une expérience, sur une révélation, subite ou lentement apparue, croit, espère, est le témoin du Christ dans la cité terrestre.

Il sait aussi que la Cité de Dieu n'est pas limitée à l'Eglise de ce pays et il maintiendra vive la vision du monde qui ne connaît pas l'Evangile, actif et fructueux l'intérêt pour une mission qui doit être entreprenante pendant qu'il en est encore temps.

Mais, sera-t-on effrayé par ce cahier des charges ? Ce qui vient d'être dit, ce n'est pourtant que ce qu'une jeune foi avait déjà suggéré et ce qu'une foi mûrie permettra d'accepter et de supporter avec joie.

Vous aussi, étudiants en théologie, comme le maître qu'on ne cessera de vous proposer, vous serez tentés, dans votre désir de servir, d'aider aux indigents et aux besogneux par des œuvres multiples ou des systèmes qui devraient les combler, et il faudra se contenter — mais quel contentement ! — de leur apporter la parole divine.

Vous aussi, vous croirez un jour vous revêtir du prestigieux manteau que votre titre vous semblera exiger et, à cause de ces atours sacrés, accomplir des choses merveilleuses, des miracles ; mais voici que dépouillés, vous entendrez la même voix vous redire : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu.

C'est aussi votre autorité, incontrôlée, qui risquera de vous griser : vous rêverez de diriger ces âmes, de modeler cette pâte humaine, de vous sentir son maître. Puissiez-vous dire alors : Retire-toi, Satan ! et n'adorer que Dieu, le seul Seigneur.

Travaillons ainsi, afin que la Cité de Dieu soit présente et vivante dans cette cité des hommes, nos frères, la cité de notre pays.

HENRI GERMOND.